

EN AVANT!

Hebdomadaire de Combat Canadien-Français, Politique et Littéraire

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

ADMINISTRATION
— ET —
REDACTION
67 Rue Mondor Tél.: 143
SAINT-HYACINTHE

Directeur politique: DAMIEN BOUCHARD

SAINT-HYACINTHE, 29 AVRIL 1938

Directeur littéraire: CLAUDE-HENRI GRIGNON (Valdombre)

LES FARCEURS DE L'EXPÉDIENT POLITIQUE

C'est l'expédient politique qui dicte à M. Duplessis toutes ses déclarations importantes. En d'autres termes, il n'y a pas à prendre au sérieux tout ce qu'il dit, pour l'excellente raison qu'il est le premier à n'en pas croire un mot. Cela, ce n'est pas nous qui le disons, mais un publiciste anglais bien connu, M. Leslie Roberts, dans un article que publie la revue "Canadian Business".

L'attitude de notre premier-ministre sur certaines questions qui intéressent tous les Canadiens sans distinction de races ni de croyances est un véritable casse-tête chinois (a puzzler) pour nos amis anglo-saxons, surtout pour ceux qui habitent les autres provinces du Dominion.

En présence de tant de contradictions flagrantes, ils cherchent à comprendre, secouant la tête et finissent par donner leur langue au chat. M. Leslie Roberts, lui, croit avoir trouvé le mot de l'énigme et il entre dans une longue explication qui revient à dire aux siens: Ne vous énervez pas, cet homme-là n'est qu'un politicien qui ne croit pas ce qu'il dit.

Suivant M. Roberts, pour comprendre M. Duplessis il faut comprendre les circonstances qui l'ont fait élire au poste élevé qu'il occupe aujourd'hui.

"En premier lieu, écrit-il, il faut quitter cette idée que Duplessis est devenu premier-ministre simplement parce que le peuple croyait que ses prédécesseurs avaient été pris la main dans le coffre. Cette blague électorale a pu donner à M. Duplessis quelques sièges anglo-saxons, mais ce n'était qu'une représentation secondaire (side-show). M. Duplessis n'a pas même inventé sa propre plate-forme politique. Elle lui a été fournie toute faite par un jeune homme du nom de Paul Gouin. Le manteau du leader nationaliste est devenu la propriété de l'avocat des Trois-Rivières simplement parce que Duplessis est un politicien extrêmement pratique tandis que Gouin n'a pas la moindre notion de ce que la politique veut dire".

Lorsqu'il s'est agi de gagner les élections, continue M. Roberts qui est un observateur averti des événements de la politique dans notre pays, "l'Union Nationale n'a pas perdu son temps à couper des cheveux en quatre. Elle a ouvert les bras à tous ceux qui voulaient venir à elle, depuis les ardents séparatistes jusqu'aux extrémistes tory, avec le résultat que quelques-unes des blagues les plus extraordinaires et les plus contradictoires jamais entendues sur les hustings électoraux ont alors été perpétrées par les orateurs qui se montraient sous la bannière de l'Union".

Une fois les élections terminées, il s'est agi de concilier ou d'apaiser ces divers éléments nationalistes et c'est alors que l'on a vu les Hamel, les Grégoire, les Drouin et autres se séparer de M. Duplessis. M. Roberts nous dit de ces messieurs qu'apparemment, ils ne savaient pas comme M. Duplessis que les choses dites dans la ferveur d'une élection doivent être classées, une fois l'élection terminée, comme des choses dites pour rire.

Voilà donc comment l'on comprend notre premier-ministre dans les milieux anglo-saxons où l'on ne se paie pas de mots. Et c'est pourquoi, continue M. Roberts, il n'y a pas à s'étonner de l'opposition du gouvernement Duplessis à toute modification de l'Acte de l'Amérique Britannique du Nord. C'est de la politique que tout cela, rien que de la politique.

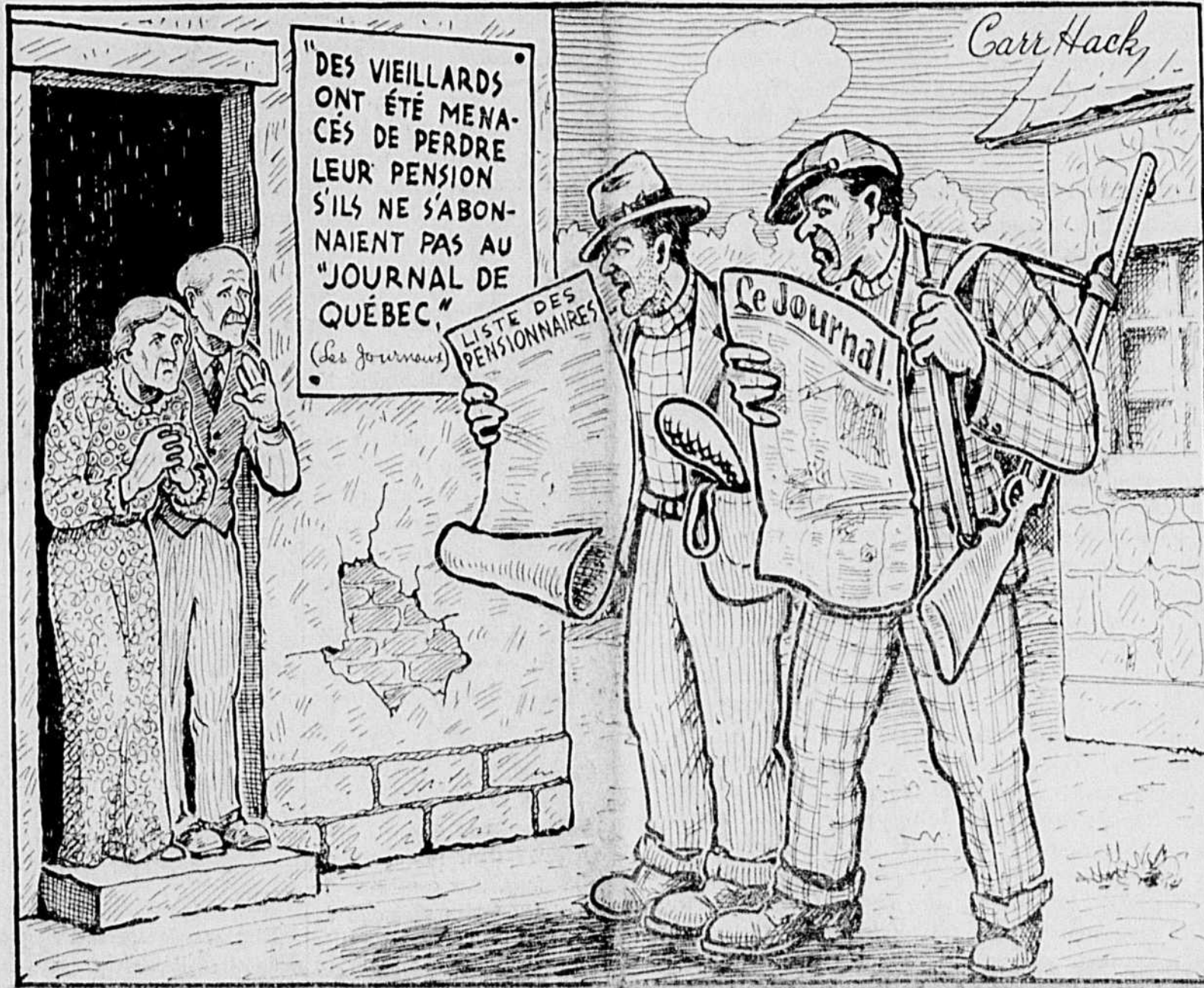
Du reste, nous savons tous, dans la Province de Québec, que M. Duplessis premier-ministre est fort différent du M. Duplessis que nous avons connu chef de l'Opposition. Dans le temps, il dénonçait un tas de choses qu'il ne dénonce plus aujourd'hui et qu'il a même fait siennes.

Doit-on comprendre, comme M. Leslie Roberts, qu'avant d'être un homme d'Etat, avant d'être patriote, avant d'être premier-ministre, M. Duplessis est d'abord et par-dessus tout politicien? Serait-ce là l'explication de toutes les contradictions abracadabrantes que l'on discerne dans sa politique et qui font de lui, un jour, un nationaliste plus ardent que Paul Bouchard et, un autre jour, un Anglais plus britannique que le colonel Drew?

Dans la Province de Québec, nous avons un mot pour désigner les politiciens de cet acabit et c'est le mot: Farceur!

Mais M. Duplessis n'est pas le seul, dans son gouvernement, à modifier son attitude suivant les circonstances, comme une girouette au vent. Tous les ministres de son cabinet actuel sont des hommes qui

L'ORDRE NOUVEAU



Abonne-toi ou meurs!

M. BOURQUE EVINCERAIT M. GAGNON

La Gazette du 23 avril annonçait un remaniement prochain dans le cabinet Duplessis. M. Bourque deviendrait sous peu ministre des Terres et Forêts et M. Fisher prendrait sa retraite. Le ministère des Terres et Forêts est sans conteste l'un des plus importants de l'administration provinciale. Depuis la démission retentissante de M. Osear Drouin, ce

mettent la position avant les principes et qui seraient capables de suivre leur chef les yeux fermés même s'il se livrait aux plus étonnantes gambades politiques.

Il y a, par exemple, M. Onésime Gagnon, qui est en train de devenir martyr, tellement il se fait chaque fois que son chef prend une attitude qui est en flagrante contradiction avec ses convictions politiques.

Lorsque M. King voulut présenter son projet d'assurance sociale et demanda aux gouvernements des provinces d'approuver un amendement constitutionnel, on vit M. Duplessis se retrancher derrière l'autonomie provinciale et lancer des cris de virginité outragée pour motiver un refus dicté bien plus par l'expédient politique que par le patriotisme.

M. Onésime Gagnon se devait alors d'intervenir et de faire comprendre à son chef que l'autonomie provinciale n'était nullement menacée par l'amendement proposé, car n'est-ce pas lui qui disait à la Chambre des Communes, le 27 février 1935, du temps qu'il était ministre sans portefeuille dans le cabinet Bennett:

"Y a-t-il un financier, un homme d'Etat, un économiste ou un individu quelconque doué de sens commun qui va prétendre que si nous passons un projet de loi d'assurance sociale, nous compromettons la Constitution ou empiétons sur les droits des Provinces? (...) Pourquoi les Provinces se plaindraient-elles si nous établissons une police d'assurance sociale qui ne coûtera rien aux Provinces?" (Hansard 1935 page 1267).

M. Onésime Gagnon aurait pu intervenir. Il aurait même pu démissionner, en voyant son chef prendre une attitude qui était directement l'opposée de la sienne. Mais il n'est pas intervenu et il n'a pas démissionné. Il s'est renfermé dans un silence héroïque, nous laissant entendre par là que ce qu'il disait à la Chambre des Communes en 1935, c'était sans doute pour rire. C'est un autre farceur!

Damien BOUCHARD

portefeuille est demeuré sans titulaire distinct, le premier ministre le détenant conjointement avec celui de procureur-général.

Il est inconcevable que pendant plus de quinze mois, l'un des plus importants départements du gouvernement de la province soit resté sans tête dirigeante. Aux premiers jours de l'Union Nationale, M. Osear Drouin était l'homme de confiance de M. Duplessis. Le premier ministre lui avait attribué l'administration du domaine forestier, pendant que M. Onésime Gagnon était relégué dans un poste d'ordre plutôt secondaire. L'ancien député de Dorchester aux Communes aurait dû normalement, en raison de ses talents, recueillir la succession de M. Osear Drouin. Mais depuis la convention de Sherbrooke, M. Maurice Duplessis a toujours pris une attitude ombreuse vis-à-vis de son ancien adversaire. Voilà pourquoi il préférera confier le ministère des Terres et Forêts à un "minus habens".

Les critiques de l'ancien premier ministre libéral se plaisaient à répéter que le successeur de sir Lomer Gouin était un autocrate. Mais n'est-il pas exact d'affirmer que jamais depuis la Confédération, un premier ministre québécois n'a été aussi autocrate que le chef du gouvernement actuel? M. Duplessis veut tout régir par lui-même; aussi il a soin de se réserver deux des portefeuilles les plus importants, quitte à confier des postes d'ordre plutôt secondaire à ses meilleurs lieutenants.

Il n'est pas étonnant que depuis près d'un an et demi le ministère des Terres et Forêts soit demeuré sans boussole. La dernière entrevue Hepburn-Duplessis devait porter sur la situation troublante du papier-journal et de la pâte de bois au Canada. Suivant l'habitude, il n'est rien résulté de concret de ces entretiens entre les deux premiers ministres provinciaux. Aucune déclaration de principe n'a été formulée. Les deux hommes politiques, interrogés par les représentants de la presse, ont gardé le plus profond mutisme.

L'industrie forestière constitue la plus importante branche de l'activité manufacturière non seulement en notre province, mais dans tout le pays. Elle procure du travail à un très grand nombre d'ouvriers, en plus d'aider plusieurs milliers de cultivateurs pauvres à demeurer sur la terre. Durant le cours de l'année 1937, les intérêts Hearst, prévoyant une hausse sensible dans les prix du papier-journal, décidèrent d'accumuler des stocks pour plusieurs mois. A compter du 1er janvier 1938, le prix du papier fut porté de \$42.50 à \$50.00 la tonne. Durant les derniers six mois de 1937, la production canadienne de papier enregistra une forte augmentation sur la période correspondante de l'année précédente. Chaque semaine les grands journaux financiers du pays annonçaient

APRES LA RENTREE DES CHAMBRES

Après un congé d'une quinzaine de jours, le parlement d'Ottawa s'est de nouveau réuni le 25 avril. Nos législateurs fédéraux devront abattre beaucoup de besogne d'ici la prorogation des Chambres. Une commission sénatoriale étudiera le problème ferroviaire, pendant qu'un comité parlementaire, présidé par M. Jean-François Pouliot, continuera l'enquête commencée sur l'administration du service civil.

Le ministre des finances, M. Dunning, soumettra son discours sur le budget durant le cours du mois de mai. Son exposé financier sera-t-il accompagné d'un nouveau traité de réciprocité avec les États-Unis? On ne saurait l'affirmer encore, mais les négociations entre les représentants des deux pays, semblent passablement avancées. Si le nouvel accord canado-américain est conclu assez tôt pour être approuvé par le Parlement au cours de la présente session, il fera sans aucun doute l'objet de longs débats. L'entente King-Roosevelt du 15 novembre 1935, avait déjà produit d'heureux résultats, puisqu'en deux ans les échanges canado-américains accusèrent une plus-value de \$290,000,000 passant de \$670,986,340 à \$960,702,794. La signature d'une nouvelle convention avec les États-Unis, constituera l'un des principaux accomplissements de l'administration King, et marquera une nouvelle étape dans les relations économiques des deux grandes démocraties américaines. Ce sera la première fois dans l'histoire de la Confédération, qu'un premier ministre canadien non seulement réussit à mettre en vigueur un pacte douanier avec la République américaine, mais parvient à en conclure un second.

M. Mackenzie King fera une importante déclaration au sujet de la politique extérieure du Dominion. Le premier ministre libéral a maintes fois affirmé que le Canada entendait décider par lui-même de sa participation à une guerre extérieure. Il a déclaré à la Chambre des Communes l'an dernier, que même advenant un conflit dans lequel la Grande-Bretagne serait impliquée, le Canada se réservait le droit de conserver la neutralité. Dans une lettre du 13 février 1917, sir Wilfrid Laurier écrivait à un de ses amis C. P. Scott: "And to be perfectly frank with you, I have more than once in our parliament expressed the opinion, that were England to engage in such a senseless war as the Crimean War, I would resolutely oppose Canada's participation." La politique extérieure de M. Mackenzie King, au cours de ces dernières années, n'a pas été dictée par le Colonial Office, mais elle s'est inspirée des meilleurs intérêts canadiens. Laurier lui aussi n'était pas d'opinion que le Canada devait participer à toutes les guerres de l'Angleterre.

Le débat soulevé par M. Cahan à propos de l'abolition des appels au Conseil Privé, a donné à M. Lapointe l'occasion de se prononcer carrément en faveur de la suppression des appels au plus haut tribunal de l'Empire. Le bill présenté par M. Cahan tendait à l'abolition des appels des cours provinciales et de la Cour Suprême ayant trait aux matières de la juridiction du parlement canadien. M. Lapointe a laissé entendre qu'il était favorable à une mesure encore plus radicale, à savoir la suppression de tous les appels au Conseil Privé. Le ministre de la justice a déclaré que le gouvernement ne présenterait pas durant le cours de la présente session, mais seulement l'an prochain, une mesure législative dans ce sens.

Il n'y a aucun doute que les conflits d'ordre constitutionnel devraient être solutionnés en dernier ressort par la Cour Suprême. Plusieurs ont affirmé que le plus haut tribunal de l'Empire Britannique constituait une sauvegarde pour les minorités; mais nombre de décisions rendues par le Conseil Privé ont été contraires à leurs prétentions. Donner force de chose jugée aux décisions de la Cour Suprême équivaldrait à affirmer une fois de plus l'autonomie du Canada.

Vincent BROUSSEAU

la réouverture d'un moulin fermé depuis quelques années ou la construction de nouvelles usines à papier-journal. Des capitalistes avaient assez confiance dans l'avenir de cette industrie, pour dépenser plus de \$20,000,000 en pleine forêt vierge à Baie Comeau pour ériger un des plus gros moulins à papier de la province.

Le gouvernement Duplessis se contenta d'une politique de laisser-faire, et ne prit aucune mesure effective pour enrayer la surproduction dans le pa-

(Tournez)

pie-journal. D'où la débandade en octobre des titres de ces entreprises soufflés à des niveaux hors de proportion avec leur pouvoir de gain. Maintenant que le papier se vend \$50.00 la tonne, la plupart des moulins québécois ne fonctionnent qu'à un rythme ralenti. Le coefficient de production atteint à peine 55 pour 100, au cours du premier trimestre de 1938.

Voilà un autre exemple de l'incompétence notoire du régime Duplessis qui laisse les intérêts Hearst dilapider les ressources forestières de la province de Québec.

Fidèle CACAMBO

LES MINES DU QUEBEC

Suivant les chiffres comparés de la reprise minière entre les Etats-Unis et le Canada, nous voyons que le Canada dépasse proportionnellement son voisin du sud de 45%. Nous devrions pour être justes vis-à-vis de nous-mêmes, signaler la part toujours plus importante que prend notre province de Québec dans ce magnifique développement de nos richesses naturelles. A cet égard, un discours récent de M. A. Kirk Cameron, président de la Chambre des Mines, parlant à Montréal, donne maints renseignements intéressants. Evidemment, M. Cameron a d'abord fait toutes les réserves nécessaires sur les mesures de taxation prises par le gouvernement Duplessis, lequel en matière de mines comme en bien d'autres, a pris des initiatives loin d'être toujours heureuses. Quoi qu'il en soit, M. Cameron a déclaré en substance ceci: Anciennement nos jeunes gens pensaient à se rendre aux Etats-Unis pour faire carrière, mais aujourd'hui, nous avons heureusement une nouvelle voie ouverte vers le nord, où l'esprit pionnier des vieilles générations de Canadiens peut encore trouver un champ d'action. La croissance rapide de l'industrie minière dans le nord-est du Québec, en ces dernières dix années est sans parallèle dans l'histoire des mines. Il y aura dix ans en décembre prochain, que le premier lingot d'or a été coulé à Noranda, et en ces 10 années, le district de Semetierre à Rouyn a été ouvert à l'exploitation de l'or, sans mentionner toutes les autres recherches et explorations dans les autres sections de la province. Rien que dans la région nord-ouest de la province, 18 mines d'or en pleine activité ont les meilleurs rendements. D'autres vont être mises en exploitation d'ici la fin de l'année. Il est raisonnable de prévoir que dans cinq ans la production actuelle sera doublée et en 10 ans, elle sera quadruplée. Plus généralement, M. Cameron cite les chiffres suivants de main d'œuvre minière nationale dans le Dominion, comportant 150,000 ouvriers de la mine, ce qui implique environ 700,000 personnes dont l'existence est liée avec la production minière. En salaires, cela représente environ \$150 millions par an et au point de vue du matériel et de l'équipement nécessité par ces travaux, les chiffres sont de \$130,000,000 annuellement. En 1937, les dividendes ont atteint \$105,000,000.

La conclusion de M. Cameron, et cela nous semble juste, est que l'avenir du Canada réside dans le Nord et que c'est là, que les générations futures y trouveront leur destinée...

MARTELLO

LETTRÉ DE MARTIAL DUCROCHET A SON PERE

Québec, 23 avril 1938.

Mon cher papa, J'aurais voulu vous écrire plus vite, mais je suis revenu à Québec tellement fatigué que j'ai pas pu. J'étais comme un ministre après une grosse nuit d'ouvrage.

Je garderai de cette partie de sucre un souvenir inoubliable. Comme on a eu du plaisir! Comme on sait s'amuser nous autres les partisans de notre sainte Union Nationale. C'est vrai que l'oncle Xénophore a fait le fou un peu trop et que ma tante Belzémire le relançait tout le temps, mais ça fait rien. Tous les jeux innocents que nous avons faits prouvent la pureté de nos intentions.

Les parents de ma chère Maximilienne étaient contents des cadeaux que j'ai donnés. Ils ont trouvé que le fils de M. Chrysostôme Ducrochet savait bien faire les choses. Pensez pas non plus que ma tante Belzémire était pas fière du beau pyjama en soie et aux trois couleurs de notre parti. Ça la rajoutait de vingt ans, la bonjour et je pense bien qu'elle va rester longtemps la présidente distinguée des Femmes Nationales. Avec des atouts de même on est bien sûrs de gagner la partie encore la prochaine fois.

Ce que j'ai pas aimé ce fut d'entendre le jeune Boisdur bavasser contre certains de nos députés. In whiskey blanc veritas. Dans le whiskey on trouve la vérité. C'est vrai que tous nos députés, c'est vrai que des honorables comme Hermann Barrette, Auguste Boyer, Béique, Tardif et une vingtaine d'autres ne sont pas des génies, mais ils ne sont pas non plus absolument bouchés, et ils possèdent un cœur si pur et un langage si éloquent qu'on peut bien leur passer certaines petites affaires. Le jeune Boisdur est allé un peu trop loin. C'est entendu, son père, qu'on peut pas être parfaits, mais quand on vient dire que le Crédit agricole et de l'argent pour les chemins, c'est pas une bonne affaire, on dit des choses pas correctes. J'ajouterai qu'un membre de notre sainte Union, lorsqu'il est à jeun, doit trouver tout beau dans notre parti. C'est comme ça qu'on reconnaît les esprits libres. Heureusement que ma tante Belzémire a fait comprendre le bon sens au jeune Boisdur et qu'avant de partir il nous a fait des excuses. C'est bien mieux de même parce qu'il n'aurait pas eu sa place de garde-pêche. J'étais pour rencontrer M. Gorges Léveillé, celui-là vous savez qui est chef des cabinets et qui a

PROPOS DÉFENDUS

L'ETRANGLEMENT DE L'AUTRICHE (1)

COMMENT ON SE SUICIDE A CAUSE DE M. HITLER

La conquête de l'Autriche par le Führer naziste est un de ces coups d'Etat qui bouleversent l'histoire et bifent d'un trait les prévisions des plus grands politiques. Et le plus tragique dans tout cela c'est de constater qu'un plébiscite donne raison au dictateur allemand. On sait dans quelles conditions. Quand, pendant deux jours, on fait défiler dans les rues de Vienne toute l'artillerie allemande, ce que Raymond Recouly appelle le "fleuve de fer", il n'y a aucun doute qu'il était plus prudent pour les Autrichiens de n'op-

poser aucune sorte de résistance. Et M. Hitler sort vainqueur. C'est un grand homme. Et les électeurs? Des très petits hommes.

Il n'y a certes rien de plus angoissant que cette mort rapide de l'Autriche. "Que voulez-vous qu'il fit contre trois? — Qu'il mourût." C'est exactement ce qu'ont décidé des Autrichiens.

Pierre Dominique qui est bien à l'heure actuelle l'un des plus grands journalistes politiques européens (et le plus redouté en Allemagne) racontait ceci dans la République du

18 mars dernier: "La mort est entrée à Vienne avec Hitler. "Nous avions eu déjà ce spectacle en Allemagne. Des hommes, des femmes se tuant plutôt que de vivre sous un joug qui leur paraissait ignoble. Nous venons de l'avoir en Autriche. Le major Fey, ancien vice-chancelier fédéral, sa femme et son fils, L'industriel Reitlinger et sa fille, M. Bayer, professeur de l'Université d'Innsbrück et sa fille. Le docteur Kühnwald, célèbre économiste."

Et maintenant lisez ceci et que le cœur vous en clate: "Les journaux nous montrent aussi des milliers d'autres Autrichiens se jetant dans la fuite — ce demi-suicide — tuant dans leurs yeux, dans leurs oreilles, dans tous les organes de leurs sens, la vue, la voix, l'odeur, le goût de leur patrie. Ils fuient, et leurs automobiles bloquées à la frontière, ces malheureux les abandonnent pour courir plus vite, se sauver seuls et, si l'on peut dire, tout nus vers un pays de liberté. Ne nous y trompons pas, et bien qu'on ait trouvé dans les poches de beaucoup de ce qu'ils ont pu emporter de leur fortune, ce n'est pas leur fortune qu'ils essaient de sauver. Non, ni leurs biens, ni même leurs vies. C'est le pouvoir de respirer librement. Juifs et chrétiens, démocrates et marxistes, patriotes à la Dollfuss, ils fuient l'asphyxie."

On serait porté à croire que de pareils cas désespérés sont exceptionnels et que ces malheureux étaient tous plus ou moins fous. Au contraire, la liste des suicidés s'allonge de façon fort inquiétante. C'est le même Pierre Dominique qui reprend le sujet dans la République du 19 mars. Ecoutez bien ce qu'il dit et n'en parlez à personne car la dose pourrait déplaire à certains fascistes hitlériens qui vous surveillent ici même dans la province de Québec, au cœur de la démocratie... britannique:

"De Vienne les nouvelles qui nous viennent sont toujours des nouvelles de persécutions ou de suicides. Après le major Fey et sa famille, l'industriel Reitlinger et sa fille, le professeur Bayer et tant d'autres, ce sont deux grands médecins, le professeur Arnold Baumgarten et le docteur Bernard Hertz, c'est l'industriel Klausner, le financier Russo, l'architecte Grunwald, le gynécologue Frenkel, l'avocat Kreisner, la baronne Pollack. On ne parle ici que des gens connus qui, même en cette occasion, ont droit à la publicité; les autres meurent silencieusement."

Mlle Auxiliaire prétend, elle, qu'il devrait y avoir une pension pour les vieilles filles. Quant aux mères nécessiteuses, elles ont bien en belle de pas être mères, m'a-t-elle dit comme ça. Je partage pas complètement son avis, mais des fois je me mets à penser aux malheurs de tant de vieilles filles, je me dis qu'un vieux garçon comme notre chef bien-aimé devrait bien s'arrêter sur leur destin et voir à ce qu'elles n'endurent pas un martyre aussi long et aussi dur.

Je me demande pourquoi Mlle Idola au lieu de s'occuper du vote des femmes ne se mettrait pas dans la tête de faire avoir une pension aux vieilles filles. Ça serait plus pratique et plus intelligent. Demandez donc à ma tante Belzémire ce qu'elle pense de tout ça?

Et quand on pense qu'ici même, dans le Québec, des jeunes Canadiens-français, qui savent à peine lire, se réjouissent au fond des caves obscures des triomphes et des barbaries du Führer allemand, ennemi de l'Eglise et de tous les peuples démocrates qui croient encore à la liberté! Quand on pense que des catholiques arborent la croix gammée et s'inspirent des doctrines de M. Hitler! On m'assure que même des prêtres considéreraient le P. N. S. C. comme le seul capable de nous sauver. Je n'ose pas y croire car ces prêtres-là travailleraient contre le Christ. Il est permis de ne pas tout savoir, surtout quand certains maîtres-chanteurs bien connus sont là pour tronquer les textes et servir la cause de Satan, mais il n'est pas permis de vivre dans l'ignorance totale de ce qui se passe actuellement en Autriche.

Et si ces bonnes gens ne veulent pas croire ce que dit la République, qu'on lise alors la Croix, les journaux de droite, l'Action Française et même l'Osservatore Romano. On jugera si ce qui je cite n'est pas l'expression même de la vérité.

Il est incroyablement que la presse démocrate du Canada ne publie pas tous les jours et en première page le récit des misères, des désespoirs, des malheurs que subissent actuellement des Autrichiens. Qu'est-ce qu'attend donc la démocratie pour agir? D'avoir le couteau sur la gorge? C'est tout comme.

Pourtant, le spectacle, que nous offre l'Autriche sous la botte d'un Illuminé, devrait nous servir d'exemple. Et si présentement le P. N. S. C. au Canada n'est pas aussi puissant qu'on le dit, on ne devrait pas attendre qu'il le devienne.

Quand on entend des jeunes primaires traiter de "chiens" tous ceux qui ne sont pas fascistes, je juge que le moment est venu de savoir où se trouvent les "cochons". Et si à la fin des fins, l'histoire des Suicidés de Vienne n'émeut pas ces gens-là, c'est que nous avons simplement affaire à des déséquilibrés ou à des sadiques de l'espèce la plus dangereuse.

VALDOMBRE (1) Nous extrayons cet article des PAMPHLETS DE VALDOMBRE, numéro d'avril qui vient de paraître. Nos lecteurs se rendront compte que Valdombre sait nous faire voir ici un état de choses politiques incroyables. (N. D. L. R.)

LA VIE EST BELLE Conseils Voici, du temps des fabliaux, un petit cours de morale à l'usage des épouses qui désirent atteindre à la perfection.

Il est trois choses, d'après nos bons aïeux, auxquelles une femme "doit et ne doit pas ressembler".

1. Elle doit ressembler à l'escargot qui ne quitte jamais sa maison; mais elle ne doit pas, comme l'escargot, mettre sur son dos tout ce qu'elle possède.

2. Elle doit ressembler à l'écho qui ne parle que si on l'interroge; mais elle ne doit pas, comme l'écho, chercher à avoir toujours le dernier mot.

3. Elle doit être, comme l'horloge de la ville, d'une régularité parfaite, mais elle ne doit pas, comme l'horloge, se faire entendre de toute la ville.

Le PERISCOPE

Le petit Doc

Une grande revue américaine vient de commencer la publication d'une histoire de "The little Doc", qui n'est autre que le docteur Allan Roy Dafoe, médecin, nourrice, surveillant, gardien et père par procuration des Dionnelles. Suivant l'auteur, M. Frazier Hunt, le petit Doc a été le véritable héros de la naissance des quintuplés. Madame Dionne et son mari n'ont rien eu à voir ou à faire là-dedans. On les mentionne à peine.

Il y a des choses intéressantes dans cette histoire. On y lit, par exemple, que le jeune Roy Dafoe, parce qu'il était "différent", ait toutes les peines du monde à se faire recevoir médecin et qu'il dut, une fois ses études terminées à l'université de Toronto, demeurer une année avec un médecin reconnu avant de pouvoir obtenir son diplôme et son permis de pratique.

Or le médecin avec lequel il demeurerait se joua le tour de mourir et le petit Doc, en dépit de son bégaiement et de sa notoire timidité, le remplaça, tout simplement, et il arriva qu'un inspecteur du Gouvernement le surprit ainsi à pratiquer la médecine sans permis. Ce fut un beau scandale, qu'il fallut toute l'influence de son père médecin et de ses amis pour "arranger".

Roy Dafoe alla donc séjourner avec un autre médecin et celui-ci l'envoya, un jour, faire un accouchement dans une maison de ferme fort éloignée du village, lui disant: "Ce sont de pauvres gens et nous ne serons pas payés. Tu peux y aller sans scrupule et ce sera toujours cela d'appris".

Or le jeune homme, du temps qu'il était étudiant à l'université, avait bien fréquenté les hôpitaux de Toronto mais pour la forme seulement, parce qu'on l'exigeait, et il n'avait jamais vu faire un accouchement. On comprend son embarras, mais il était timide, tellement timide, qu'il ne dévoila rien au vieux médecin et partit.

Heureusement pour lui, il y avait une sage-femme avec la malade et il n'eut qu'à la laisser faire, en lui prodiguant des mots de flatterie et d'encouragement. C'était un cinquième enfant et il n'y avait pas de complications à redouter. Le petit Doc s'en tira donc avec bonheur et M. Hunt nous raconte l'épisode avec beaucoup d'humour, mais on peut se demander ce qui serait arrivé s'il

n'y eut pas eu de sage-femme à la maison et que des complications se fussent présentées. Il s'agissait, évidemment, de pauvres gens, mais on n'a pas plus le droit, dans un pays démocratique comme le nôtre, de jouer avec leur vie qu'avec celle des riches.

M. Hunt, naturellement, est allé à Callander, où vivent les petites Dionne et il nous dit quelque chose des Canadiens-français qu'il y a vus ou devinés. C'est à Callander que le docteur Roy Dafoe alla s'établir, une fois en possession de son fameux diplôme, et c'est là qu'une nuit il fut appelé auprès de madame Ovila Dionne.

"Ce district, nous dit l'auteur, comprenait, lorsque le jeune docteur Dafoe y arriva pour la première fois, deux ou trois villages de Canadiens-français, disséminés sur un parcours de quelques milles le long du chemin de fer à voie unique. C'était sur une terre isolée, arriérée et dure. On ne voyait partout que pauvreté, maladie et désespoir. Les soirs de paye, les hommes se saoulaient à en crier et il y avait des rixes au couteau. Les bébés dont on ne voulait pas, nés dans la crasse et l'ignorance, arrivaient avec la régularité des saisons".

Le docteur Dafoe s'était rendu acquéreur, à Callander, de la pratique d'un vieux médecin qui prenait sa retraite. Cela lui avait coûté cent dollars, soit dix centimes et le reste à tempérament. Que recevait-il en retour? M. Hunt prétend nous le dire: "Pour dix dollars comptant il aurait tout Callander à lui: les chemins impassables, les tempêtes de neige et les lacs gelés, les mouches noires et les innombrables moustiques, les pauvres Canadiens français à moitié illettrés et les journalistes de langue anglaise, les nuits sans sommeil et les longues randonnées sans honoraires, les quatre cents milles carrés de solitude et de silence, la lutte sans fin contre un invincible destin, enfin l'inertie et l'ingratitude d'une terre que l'on dirait n'avoir été créée par Dieu que pour les animaux sauvages".

Le docteur Dafoe, entre nous, n'a pas trop mal fait à Callander. Pour une chose, il s'est trouvé un pauvre ménage de ces Canadiens français tant méprisés pour lui donner la fortune et une renommée mondiale. PNF

LETTRÉ D'EUROPE

LES ALLEMANDS DE TCHECOSLOVAQUIE

On sait quelles ont été les répercussions de l'Anschluss, réalisé aussi brusquement et aussi rapidement, sur les partis dits "activistes" des Allemands de Tchécoslovaquie. Sous l'impression de ce fait et la pression du parti Henlein qui a su très habilement exploiter les choses, les agrariens allemands furent les premiers à capituler et ils ont quitté la coalition gouvernementale, non seulement pour rentrer dans l'opposition, mais même pour fusionner avec le parti Henlein! Les chrétiens-sociaux, sous l'influence de quelques-uns de ses membres dont les sentiments étaient déjà connus, surtout de Mgr Hilgenreiner, sénateur, originaire du Reich, ont quitté le gouvernement, mais il ont essayé de sauver, pour complaire à leurs

partisans en Moravie, au moins une apparence d'indépendance. Le représentant des socialistes allemands, M. Czech, a donné sa démission de ministre et de président du parti, pour être remplacé dans ces dernières fonctions par le député Jaksch. Le parti reste loyal à l'égard du gouvernement. Telle est la situation.

Cette évolution a été aussi rapide et imprévue que l'occupation de l'Autriche par les troupes allemandes. Les Tchèques comprennent l'affolement des Allemands et la reprise du mouvement national dans leurs rangs. M. Hodza, président du conseil, l'a dit assez clairement dans son discours radiodiffusé du 28 mars. Ils comprennent pourtant aussi que leur ligne politique dans

(Suite en page 4)

La Vie de l'Esprit

La Vie Feminine

EN CROISIERE

LA VILLA D'ESTE

Située à quelques milles de Rome la Villa d'Este est l'attraction de plusieurs touristes. Nous nous sommes rendus en autocar à Tivoli, où se trouve cette fameuse villa.

Au temps d'Auguste, c'était un lieu de villégiature des Romains. Une foule de personnages illustres y eurent leurs villas. On cite celles d'Horace, de Cassius, etc. La villa d'Este fut construite en 1549, suivant les dessins de Pirro Ligorio pour le cardinal d'Este.

C'est une des plus belles villas du style Renaissance. Le parc est disposé en terrasses sur le flanc de la colline. Il me rappela énormément les jardins du Généralife et de l'Alhambra de Grenade, mais je dois avouer que je préfère ces derniers. A villa d'Este semble régner une certaine négligence.

Pour comble de malheur la journée que nous y sommes allés la pluie avait brouillé l'eau des nombreuses fontaines qu'on y voit et elles ne jetaient qu'une eau boueuse, laquelle dégageait une odeur de putréfaction. Ce qui m'a le plus frappé fut de voir tant de fontaines, tant de grottes, une profusion d'arbres et d'arbustes de toutes espèces dans un espace ainsi restreint. J'avais l'impression que toutes ces choses devaient manquer d'air et étouffaient dans ce cadre.

Lorsque nous regardons du château, on se dirait dans un conte de fées en voyant surgir à travers les arbres les multiples jets d'eau. A mesure que nous descendons les différents escaliers, nous découvrons tout à coup, dissimulés dans le feuillage, soit une grotte, soit une fontaine. Il y a une allée toute en mosaïque où nous avons, à notre droite, cent fontaines moyennes, toutes en ligne droite. L'eau en jaillit soit par des bords romains ou des fleurs de lis en miniature. Au-dessus de ceux-ci, elle descend en cascades sur deux petites terrasses superposées. La visite de cette villa a pris toute une après-midi et ce n'est que vers les six heures que nous sommes revenus à Rome, en traversant la belle campagne italienne où nous voyions de temps à autre de beaux boeufs blancs au labour.

BIANCA

LISEZ LES "PAMPHLETS"

Nous venons de recevoir le numéro d'avril. Il devrait satisfaire les esprits les plus difficiles. Jugez vous-même :

SOMMAIRE

LITTERATURE La fin du monde est proche (Lettre à M. l'abbé Emile Bégin).

AU PAYS DE QUEBEC: Asselin vivant

POISONS DISTILLES Journaux et Revues (Une noble passion. — Léon Daudet. — Fin et faim d'enquêtes. — Les suicides de M. Hitler. — Des carnets sérieux.)

ABONNEMENT: Un an, \$2., Étranger, \$2.50
Six mois, \$1.25
Le numéro, 25 sous.

Toute la correspondance aussi bien que les abonnements doivent être adressés à

Claude-Henri GRIGNON,
à Sainte-Adèle (Terrebonne), P. Q.

L'EMBELLISSEMENT D'OTTAWA

FAIRE D'OTTAWA UNE CAPITALE DIGNE DU PAYS

De grands projets sont à l'étude dans notre capitale fédérale, et chose curieuse, l'homme qui les anime est un français de France, tout comme celui qui a animé ceux de la capitale de nos voisins des États-Unis, et qui était lui aussi un français de France. Il s'appelait L'Enfant, et il a fait de Washington, une ville à la fois simple et majestueuse. Le successeur de L'Enfant, est en notre Canada d'aujourd'hui, M. Jacques Greber, une autorité dans l'aménagement des villes, et il en a donné les preuves tout récemment dans la refonte de la ville de Marseille. M. Greber conçoit le développement d'Ottawa comme devant être celui d'une capitale à la fois imposante et attirante par ses beautés naturelles, mettant en relief les bâtiments officiels, dont le Parlement avec sa tour de la Paix est l'attribut le plus majestueux. On dessinera de grands boulevards. On créera

de vastes parcs. L'entière du programme nécessitera un quart de siècle pour son parachèvement, parce que le concours de la nature elle-même requiert quelquefois plus de temps que les ouvrages artificiels des hommes, pour apporter son tribut de verdure, de feuillage, de fleurs.

On s'attend actuellement pour se mettre à l'oeuvre que l'autorisation de l'administration municipale, car déjà les approbations du gouvernement fédéral sont acquises. Le premier élément de cet embellissement d'Ottawa est l'érection d'un mémorial national, posé dans le coeur de la cité, au Carré de la Confédération, qui sera agrandi. La ville d'Ottawa, comme nous le savons, domine la vallée de la rivière du même nom, et son Parlement, comme celui de la nation Hon-droise à Budapest, qui domine le Danube, donne à la ville un

(Suite en page 4)

PELERINAGES LITTÉRAIRES

AU PAYS DE BARBEY

D'AUREVILLY

La journée est ravissante. Le soleil inonde la rade de Cherbourg. La gare maritime est toute pavoisée aux couleurs de France et des États-Unis: un contingent nombreux de légionnaires américains débarque ce matin du **Laconia** et de l'**Europa**.

Pendant qu'on débite l'éloquence officielle et qu'on amorce les réceptions, le hasard le plus heureux me conduit auprès de M. René Sallé à qui j'exprime mon intention d'un voyage au pays de Barbey d'Aurevilly. Littérateur et président de l'Académie Poétique de la Manche-Cherbourg, M. Sallé s'intéresse à toute vie intellectuelle, se montra-t-elle sous la forme élémentaire d'un pèlerinage. Mon projet l'enthousiasme. Le souvenir de Barbey d'Aurevilly s'enveloppe ici des espèces discrètes, mais ardentes, d'un culte. Il me présente aussitôt à M. R. Feuardent dont l'une des ascendances est l'héroïne de **l'Ensorcelé**. Je rencontre aussi M. Camille Quoniam, président de la Chambre de Commerce de Cherbourg et fervent admirateur du Connétable des Lettres. Un moment nous causons dans son bureau de la gare. Il parle de Pégy dont son beau-frère Joseph Lhotte lui a légué de précieux souvenirs, de son fils Th. Quoniam l'auteur d'**Étrange**, et surtout de celui dont la présence émerveille encore la Normandie. Il regrette de ne pouvoir m'accompagner à St-Sauveur-le-Vicomte; mais s'autorise à me présenter de sa part auprès du maire, M. Ernest Legrand. L'influence généreuse de Barbey d'Aurevilly n'éveille que l'amabilité la plus cordiale. Ces premières heures en terre française réconfortent et réjouissent. La communion intellectuelle est toujours en France le mot de passe le plus sûr.

L'auto-rail file à travers la plaine aux lignes souples et prolongées, fuyantes comme ces visages de Normands qui flairent l'étranger et vous examinent à la dérobée. Le soleil aime le long de la voie l'infime variété des verts. Des pompiers tendent au bout de leurs bras tordus des fruits murs, d'un rouge vif. Je songe au cidre fameux dont ruissellent si continuellement les histoires de Maupassant. Ici et là des taches fauves de troupeaux qui ruminent l'herbe grasse et abondante. Il règne sur cette terre une atmosphère de contentement facile, d'allégresse plantureuse, de bien-être physique. Elle suggère impérieusement au Canadien cette région riche qui s'étend d'Yamaska à Sainte-Angele... Le contrôleur jette à la cantonnade, sans effort ni souci d'articulation, les noms des villages. Je lis: Martinvast, Couville, Becqueville, Nêhou — un nom aurevillien — et voilà Saint-Sauveur-le-Vicomte.

Le bourg se cache derrière un massif d'arbres. De la gare qui affiche un faux air campagnard, on s'engage sur une pente douce. Au-dessus les ormes se rejoignent en arches mobiles. Soudain j'aperçois sur un panneau la tête aquiline de Barbey d'Aurevilly. C'est un rappel de la journée régionale normande. Le placard disparaît sous les proclamations municipales; mais le masque de l'écrivain en émerge comme pour affirmer que Saint-Sau-

veur-le-Vicomte reçoit de lui sa gloire la plus durable. La petite ville surgit à gauche, au-delà d'un remblai schisteux. Une longue rue pavée de cailloux et bordée de maisons étroites et hautes. Le soleil y coule des averses de chaleur et découpe sur le trottoir des ombres crénelées, des figures inachevées de géométrie. Un villageois s'amène dont les sourds sabots de bois retentissent contre la pierre. Je lui demande de m'indiquer la demeure de M. le maire.

— Sa maison est là, me répond-il, en tirant le bras, mais M. Legrand est le petit homme que vous voyez là-bas en train de causer.

Je m'approche et annonce le but et l'espérance de ma visite. M. Ernest Legrand qui consacre une partie de ses activités à la glorification de Barbey d'Aurevilly m'accueille de façon charmante. Pendant que nous reprenons le chemin de chez lui, je le détaille d'un coup d'oeil discret. Court, les épaules fortes, la figure sanguine et puissante, il s'informe de mon pays, de mon goût pour l'auteur des **Diaboliques**; il me décrit les fêtes récentes en son honneur qu'ont présidées Georges Lecomte de l'Académie française et Léo Larguier de l'Académie Goncourt. M. Legrand jubile d'une joie contenue. Le renom de son héros le préoccupe comme une affaire de famille. Nous arrivons chez lui. Maison normande à l'intérieur frais et recueilli. Des meubles anciens, aux formes massives et aristocratiques, peuplent l'appartement de souvenirs historiques. Nous causons encore de Barbey d'Aurevilly, de lui toujours. M. Legrand m'invite à le suivre:

— Je vais vous conduire au musée en passant devant sa maison natale et par la place de la mairie où vous verrez un buste de lui par Rodin.

Nous partons sous le soleil vertical. Au détour d'une rue, M. Legrand esquisse un geste: — Voici, dit-il, un des descendants du **Prêtre marié**.

J'ai devant moi un énorme gaillard, vêtu de kaki, guêtré et sanglé, qui vous regarde par en-bas. Il a la figure sympathique et vineuse:

— Oui, Monsieur, je suis son arrière-petit-neveu. J'ai possédé le château du Quesnay; et si j'avais eu des sous, j'aurais gardé mes cailloux, je vous l'assure... Quand on est pauvre, voilà, j'ai dû vendre et tous les souvenirs de Sombrevail avec. Aujourd'hui au lieu d'être châtelain, je suis un simple garde-champêtre...

Plus loin, nous nous arrêtons devant une construction à façade plate, parcourue de cintres et percée de fenêtres rectangulaires.

— C'est ici, me dit M. Legrand, que naquit notre écrivain. C'était la maison de son grand-oncle, le chevalier de Montressel. On s'y réunissait souvent, surtout durant la mauvaise saison, pour y faire la partie de cartes. Un soir, Mme d'Aurevilly s'y trouvait mal et dut s'aliter. Elle mit au monde un fils qui devint le romancier célèbre.

Une plaque commémore ce fait d'où le romantisme n'est pas absent et pourrait servir de thème à présages.

Sur la place de la mairie, vaste et sablée, une stèle soutient le buste dû à Rodin. On y

reconnait la manière du génial sculpteur: l'interprétation de l'essentiel. La tête est tordue vers le ciel; le visage est héroïque et agressif. Image immensément vraie de l'impitoyable écrivain, ennemi congénital de toute médiocrité. Dressé au centre de sa ville, il conquiert lentement une population que ses histoires épouvantables et véridiques avaient ameutée contre lui. Dans le pays, on se nommait avec horreur, la main sur la bouche, les personnages du **Rideau cramoiis**, du **Desous de cartes d'une partie de whist**, de la **Paix dans le crime**.

(1) La petite noblesse de province, rongée de vieilles décadences, ne pardonnait pas au romancier ses révélations sataniques. Aujourd'hui les rancunes s'apaisent et le soleil de la gloire éblouit les réputations plus ou moins rances des comtesses et des baronneaux oubliés.

Nous atteignons sur sa butte l'antique château fort des Nêl et des d'Harcourt. Il date du XIème siècle et reste un témoin merveilleux de l'architecture et de l'art gothique. La guerre de Cent Ans s'acheva sous ses murs, alors que la mer inondait toute cette plaine alluvionnaire. Le décor s'harmonise directement au souvenir de Barbey d'Aurevilly. Il nous semble que le vieux reître va sortir et nous indiquer le porche d'entrée qui s'effrite et se ravine sous la poigne multiple du lierre et du temps. Une porte de chêne doré où pendent en relief les armoiries des d'Aurevilly s'ouvre au sommet d'un escalier de pierre. Nous pénétrons dans une salle vétusté, poussiéreuse et mal éclairée. Ma visite se fait en dehors des jours réguliers. Soyons indulgent au gardien qui n'a pas épuisé les vitrines ni les bibliothèques. M. Legrand, affable sans limites, me permet d'explorer à mon gré les reliques du grand écrivain. Il me laisse à mon émotion et à ma curiosité. Le contact avide et silencieux du regard peut seul, dans de telles circonstances, délivrer l'esprit du poids qui l'opprime. Les paroles sont inutiles et nous semblent d'une banalité désespérante. Il nous faut des éléments humains plus immédiats, je dirais, plus complexes.

Barbey d'Aurevilly, tant admiré, tant pratiqué, je le retrouve dans ce musée obscur qui tient du donjon et du grenier. Je retrouve ses manuscrits, témoins matériels de son imagination atroce et subtile. Sur les pages défraîchies, les lignes noires succèdent aux lignes rouges et vertes; les soulignés profonds et larges alternent avec les ratures et les pâtés. Par quelle magie visuelle s'éveillent les émotions hallucinantes que procure la lecture directe de ces oeuvres? On s'étonne de reconnaître en soi, nés de causes si différentes, des paysages si semblables. Voici ses livres aux reliures somptueuses, comme sa fantaisie, aux feuillets argentés, vermillonnés, charbonnés, zébrant la tranche de couleurs expressives. Ce grand fantaisiste, ce Brummel de boulevard comblait ses livres comme sa mise de teintes diverses. Il les imprimait à de rares exemplaires, sur papier de grand luxe; il les faisait illustrer de dessins nombreux (cette coquetterie d'auteur n'était pas étrangère à sa perpétuelle pauvreté); il les dédicait avec des encres diverses, la plupart à Mlle Louise Read que les Goncourt appelaient "la soeur de miséricorde de Barbey". (2) Ces dédicacs renferment toute

une psychologie. L'écriture est large, extravagante, collégienne; elle s'agrément de paraplies fantastiques, de chiffres grotesques qui se terminent en queues de diables, en flèches visant un coeur. La grandiloquence en déborde, parfois la tendresse, l'orgueil ou la vengeance. Je lis celle des **Quarante médaillons de l'Académie**: "A mademoiselle Read, les flèches pour les autres. Le carquois pour vous". La pensée délicate se cachait sous les mots cavaliers. Au milieu de la page, la signature âpre et magnifique, aux capitales appuyées, avec le trait rageur et mouvant qui vidait la plume.

Sur les murs, dans les vitrines, s'alignent les portraits des parents de Barbey, toute sa famille est là, petite noblesse, solennelle grandeur. Ses amis maintiennent et ses admirateurs: Mlle Louise Read, Bourget, Coppée, Léon Bloy (une photo très curieuse), Ritter des Granges, Mme Ackermann, etc... Parmi cette galerie de l'amitié, il faut noter les multiples croquis, dessins, tableaux de Démonette, la chatte préférée de Barbey. C'était une bête décorative, dont la fourrure noire, l'oeil électrique, la tête métaphosphélique et songeuse justifiaient le nom. Elle jouait le rôle de bibelot et de confidente, ainsi qu'en témoignent ces vers que porte en épigraphe l'un de ses portraits:

Chez l'auteur de Brummel, je trône (mais à Paris, L'écouter des heures entières. Recevez mon aveu, non, je n'ai ja (mais pris Une souris... C'est l'affaire des souricières!

Au fond du musée, on a reconstitué l'appartement du 25, rue Rousselet, à Paris, où Barbey mourut le 23 avril 1889. Dans un angle s'érige, émue et minable, la table de travail avec les encriers multicolores, les minces plumes d'oie, la lampe à arc. C'est elle qui supporta durant des années son immense labeur, son labeur d'immortalité. Il travaillait devant une carte de Valognes dont le **Chevalier Des Touches** renferme une description éclatante, des esquisses de Mlle Read et de Démonette et une mauvaise reproduction de la **Joconde**. Ces images libéraient en lui cette inspiration dont le souffle bouleverse encore la littérature française. Au centre, une glace où le vieux beau devait ajuster ses cravates et son tuyau. Un guêtron squelettique et le lit avec ses couvertures de peau, monumental, archaïque, respecté. Dans une armoire, aux portes vitrées, pend toute la garde-robe 1830 de Barbey. On dirait qu'un personnage de Gavarni s'est déshabillé là avant d'entrer chez Guignol: haut de forme disproportionné, gants blancs, pantalons verts ou bleus, gilets rouges, bottes de cuir fauve, cravates violettes et un immense parasol sang de boeuf. Coppée qui l'a beaucoup fréquenté nous le montre ainsi: "Il arrivait très paré, selon la mode du temps où il avait été très beau.

Cravache en main, le chapeau sur l'oreille, quelque dentelle à sa cravate, le pantalon bien tendu par les sous-pieds sur les bottes vernies, la redingote à la bavaroise sanglée et marquant la finesse de la taille, il n'avait pas abdiqué, certes, le "gant jaune" d'autrefois, l'ancien "lion" du Perron de Tortoni, et il faisait son entrée avec des façons de grand seigneur et de premier rôle. Mais on se mettait à table et le brave homme réparait tout de suite."

Je remarque aussi la fameuse limousine dont les manuels littéraires (quand ils condescendent à citer Barbey d'Aurevilly, eux, qui ont tant de sollicitude et d'espace pour Bordeaux, Bazin, Lavedan, Donna, Theuriot et autres caramélisateurs) nous apprennent d'abord à nous moquer. Comme si cette limousine normande était plus ridicule que le bonnet d'Anatole France ou la robe de chambre de Balzac. Il avait besoin lui aussi de l'illusion pour procéder à son oeuvre de résurrection. Cette pauvre limousine l'aidait. Il se croyait alors dans le Cotentin dont il évoquait les paysages désolés et graves; il se croyait chez lui, à Valognes, au manoir du Quesnay, au sombre château de Tourlaville; il voyait passer l'abbé de La Croix-Jugan, Sombrevail et la radieuse Calixte, Nêl de Nêhou, les incestueux Julien et Marguerite de Ravallet. Ses souvenirs enflammés son style; ils sont les nerfs et la force de ses pensées. Les observateurs pour dauphins et vœux blanches n'ont reconnu chez lui que goûts bizarres et ostentation. René Dumesnil, dans son beau livre sur le **Réalisme** renverse définitivement ce jugement de la bêtise et de la pudeur invertie. (3)

Il nous restait une dernière excursion, la plus poignante et la plus silencieuse. Mon guide m'offre de me conduire sur la tombe de Barbey qui, grâce aux soins de Louis Yver, repose depuis 1926 à l'ombre du vieux château. Nous traversons la cour et prenons par un étroit sentier bordé d'herbe pelucheuse. Le cimetière n'abrite que des pauvres, gens incongrus qui ont vécu leur vie obscure aux rythmes des peines et des espérances. C'est parmi eux que l'illustre écrivain a désiré dormir. Une épaisse dalle de pierre où sont gravés ces simples mots:

Jules Amédée
Barbey d'Aurevilly
Saint Sauveur le Vicomte
2 novembre 1808
Paris 23 avril 1889

La grandeur ne réclame plus que le rappel d'un nom et d'une date. Ce cimetière ignoré est aussi la demeure de l'amitié. A côté du plus grand des d'Aurevilly repose son frère, l'abbé Léon d'Aurevilly, à qui il dédia son livre sur les **Philosophes et les Ecrivains religieux**. L'épithète, avec ses fautes d'accentuation et ses coupures maladroites, dénonce l'oeuvre d'un artisan habile, mais illettré:

Il repose le corps du Reverend Père Barbey D'Aurevilly Missionnaire Eudiste décédé le 14 — 9bre 1876
âgée de 67 ans Requies Catinpax

Nous nous recueillons un instant sur ces restes vénérables. La prière et l'espoir sont encore les sentiments les plus vrais qu'ils inspirent. Deux vocaux impérieux ont con-

duit les deux frères vers des destinées différentes; mais ils demeurent unis dans le rayonnement dont ils enveloppent toujours les âmes. Le prêtre et l'écrivain ne sont pas adversaires, mais complémentaires. Ils diffusent tous deux la lumière du spirituel et quel témoignage que ces deux tombes!

Nous revenons, toujours silencieusement, vers le château dont les tours dominent le pays. De l'ancienne vigie, on surveille toute cette contrée que Barbey d'Aurevilly a tirée de la géographie anonyme. L'Ouve aux eaux brunes fraye son chemin berges vertes; la plaine fuit vers Nêhou, coupée de stries jaunâtres; du côté de l'occident se dessine la silhouette médiévale de l'abbaye qu'habita sainte Marie-Madeleine Postel. Tout ce pays vous donne une impression étrange, fantastique; il sort de la mer; il garde l'aspect d'un tapis spongieux où l'on redoute de voir s'enfoncer toutes ces maisons rigides, ces monuments où s'inscrivent l'art et la religion, cette nature où l'on sent encore que d'autres drames aurevilliens peuvent fermenter.

Le soleil décline. Je quitte à regret M. Ernest Legrand dont la discrète et franche sympathie comptera parmi mes souvenirs les plus appréciés. J'emporte de la Normandie un peu de cette atmosphère de féerie, de généreux accueil, de tragédie directe, que Barbey d'Aurevilly a distillée dans son oeuvre. Tout ce voyage fut tellement extraordinaire; son attirance si puissante; ses événements, oui, c'est le mot, si incisés! Il me revient des phrases de Barbey qui en sont peut-être l'explication: "La ville que j'habite en ces contrées de l'Ouest, je l'ai depuis bien longtemps appelée "la ville de mes spectres", pour justifier un amour incompréhensible au regard de mes amis, qui me reprochent de l'habiter et qui s'en étonnent. C'est en effet les spectres de mon passé évanoui qui m'attaquent si étrangement à elle. Sans ses revenants, je n'y reviendrais pas."

Carmel Brouillard, o. f. m.
Paris, 1938.

(1) Notre collaborateur veut sans doute parler du **BONHEUR DANS LE CRIME**, cette "Diabolique" terrible, unique dans toutes les littératures.

(2) Il y aurait énormément à dire au sujet de cette demoiselle Read, la confidente amoureuse de Barbey d'Aurevilly. A maintes reprises, dans ses journaux intimes, Léon Bloy qui fut pendant vingt-deux ans l'ami du Connétable des lettres et qui connut personnellement Mlle Read raconte à son sujet des choses inouïes et lance des flèches qui atteignent bien leur but. On ne sait pas si Mlle peut être appelée la "soeur de miséricorde de Barbey", mais elle s'accapara toute sa gloire et fut l'impossible pour tenir Barbey d'Aurevilly éloigné de Léon Bloy. Il y a là comme un mystère qu'il faudrait éclaircir à tout prix.

(3) Le R. P. Brouillard raconte ici la stricte vérité. On peut lire dans le numéro de septembre-octobre 1925 des **CAHIERS LEON BLOY** un bel article de M. René Martineau qui avait fait à l'époque le pèlerinage à St-Sauveur-le-Vicomte lors de l'inauguration du fameux Musée. Or, ce qu'il nous en dit est exactement ce qu'on vient de lire, moins certaines précisions fort utiles que nous fournissons et que jettent sur Barbey d'Aurevilly et son existence franchement extraordinaire une lumière éclatante. (NOTES DE VALDOMBRE)

A LIRE

Dans cette page le bel article du R. P. Carmel Brouillard, o. f. m. sur Barbey d'Aurevilly. On sait que notre distingué collaborateur se trouve présentement à Paris. Il a bien voulu offrir à nos lecteurs des pages émouvantes sur son pèlerinage au musée et à la tombe de Barbey d'Aurevilly. C'est une occasion unique de pouvoir vous nourrir d'un mets qu'on ne rencontre pas d'ordinaire sur toutes les tables dressées par le journalisme actuel.

BONUM VINUM

LES BONS VINS CANADIENS... DE LA PROVINCE D'ACOTÉ.

Nous savons tous que notre pays est un des plus favorisés de la boule ronde qui s'appelle la terre, au point de vue richesses naturelles du sol et du sous-sol. Laissons de côté celles du sous-sol qui n'ont rien à faire dans le débat actuel.

Lequel d'entre nous ignore la renommée de notre blé, de nos pommes, de notre sucre d'érable, pour ne parler que des principaux produits de bouche les plus universellement connus? Dans le domaine des boissons, où en sommes-nous? Comment sont appréciées à l'étranger nos boissons nationales? Il fut un temps où nos bières, celle de notre arrière-grand-père comme celle de notre tante et de notre cousine, avaient par delà la 45ième une renommée basée on ne sait sur quoi, qui d'ailleurs s'évanouit du jour au lendemain avec la fin de la prohibition.

Nos bons vieux whiskeys, type scotch, type rye ou type bourbon, ont mieux résisté à l'épreuve du rappel, du "recall" comme on dit dans les Etats. C'est qu'il faut tout de même leur reconnaître, en temps qu'alcool de grains, une juste valeur. Ils sont encore en demande chez nos voisins qui jalousent notre réserve de vieux spiritueux et qui se l'adjugeraient volontiers à prix d'or, si leurs gros distillateurs ne s'y opposaient en criant à tue-tête que leurs alcools valent ceux de chez nous, ce que personne de chez eux ne croit d'ailleurs. Bien que fervent disciple du li- quide cher à Noé et à Bacchus, le divin jus de la treille, je m'incline devant la qualité de certains de nos vieux whiskeys. Il n'est pas question de les comparer à leurs grands frères d'Ecosse qui, pour des raisons que la nature impose et que l'homme subit, leur seront toujours supérieures à égalité d'ancienneté et de respectabilité. Nous pouvons avoir d'excellents whiskeys, mais ce ne sont pas des whiskeys de grande classe. De ceux qu'un Ecos- sais de vieille souche honorerait et célébrerait avec la même sincérité et la même autorité qu'un Bourguignon le fera de son Chambertin ou de son Clos Vougeot.

Parlons maintenant de nos vins, de nos bons vins canadiens, de ceux que la radio et les journaux essaient de nous représenter comme les compagnons indispensables et les joyaux d'une bonne table de chez nous! Qu'on me dise où et quand ils ont eu un nom à l'étranger? Qu'on me dise le nombre de bouteilles que la généreuse Angleterre, si bienveillante et si bien disposée qu'elle soit pour les produits de l'Empire, nous a achetés depuis 5 ans, depuis 10 ans, depuis 25 ans, ou si l'on veut, depuis qu'on fait du vin dans notre pays! Essayez donc de vous faire servir à Londres un verre de bon vin canadien! Ou l'on vous jettera un regard de pitié ou l'on vous prendra pour un humoriste de première force. Ne parlons pas de notre exportation en d'autres pays, pas même aux Etats-Unis, où pendant la prohibition on pouvait boire des vins bien supérieurs aux nôtres, plus purs, plus naturels, et où ceux qu'on y boit aujourd'hui sont encore meilleurs, bien qu'ils se tiennent en arrière des vins européens ou sud-américains.

Nous expliquerait-on aussi pourquoi notre pays ne fait pas partie de l'Association Internationale des pays viticoles qui comprend en principe tous les pays reconnus producteurs de vins? Sommes-nous producteurs ou non? Une réponse: le Canada a consommé de 1921

à 1937 35 millions de gallons de vins (voir statistiques fédérales du Ministère du Commerce). La part de Québec y figure pour un bon quart, puis- que pour un total de 2,679,618 gallons consommés en 1934-1935 dans tout le Dominion (statistiques fédérales), 676,093 1/2 gallons ont été consommés dans le Québec (statistiques provinciales, rapport de la Commission des Liqueurs année fiscale 1934-1935). Dans cette même année fiscale, nous avons consommé 161,306 gallons de vins naturels divers, comprenant les Clarets, Sauternes, Champagnes et autres vins divers!! C'est à se demander comment on a pu faire ce tour de force! Bref là n'est pas la question pour le moment.

Etant donné une telle production, pourquoi le Canada est-il à l'écart de ce groupement international des pays viticoles? Est-ce une abstention volontaire? Ne serait-ce pas plutôt le fait d'une impossibilité mathématique? Je pose une question plus directe. Nos producteurs patentés de vins, et en premier lieu les fournisseurs en titre de la Commission seraient-ils prêts à faire subir à leurs vins d'Ontario l'épreuve des règlements de cette association internationale, règlements conçus, approuvés et acceptés par tous les pays faisant partie de ce groupement? Ils ne sont sans doute de chez nous, ce que personne de chez eux ne croit d'ailleurs. Bien que fervent disciple du li- quide cher à Noé et à Bacchus, le divin jus de la treille, je m'incline devant la qualité de certains de nos vieux whiskeys. Il n'est pas question de les comparer à leurs grands frères d'Ecosse qui, pour des raisons que la nature impose et que l'homme subit, leur seront toujours supérieures à égalité d'ancienneté et de respectabilité. Nous pouvons avoir d'excellents whiskeys, mais ce ne sont pas des whiskeys de grande classe. De ceux qu'un Ecos- sais de vieille souche honorerait et célébrerait avec la même sincérité et la même autorité qu'un Bourguignon le fera de son Chambertin ou de son Clos Vougeot.

Comme nous serions heureux d'avoir sous les yeux une analyse d'un de ces vins avec la signature d'un chimiste reconnu ou d'un directeur de laboratoire sérieux dont l'autorité, l'indépendance et le désintéressement seraient les garants exclusifs! Si l'on demandait combien il y a de jus de raisin, de sucre et d'alcool pour faire la somme d'un vin canadien, qui nous répondrait loyalement? La question est posée. Si l'on peut y répondre d'une façon satisfaisante, qu'on le fasse; il y a tant de doute et de soupçons à faire disparaître d'une multitude de cerveaux, de gosiers et d'estomacs!

En parlant de nos vins, qu'on me comprenne bien. Il ne s'agit pas de vins produits dans notre province pour la bonne raison que, n'ayant pas de vignes, ce n'est pas nous qui pouvons fournir à notre Institut vénéré du Commerce des bois- sons les vins dits Canadiens qu'on y trouve. Quand je parle de nos vins, je parle des vins du Dominion, plus particulièrement des vins du Niagara que n'importe quel soiffard peut se procurer à n'importe quel des cent magasins de vente de la Commission. (Allez donc voir un peu si dans chacun de ces cent magasins vous y trouverez avec la même facilité tous les bons vins de France ou d'ailleurs qui figurent cependant sur la liste de prix de la Commission. Explication? Mystère... pour les profanes!!! Sourire... pour les initiés! Si vous voulez savoir, n'allez pas interroger les fonctionnaires de cet organisme où du plus petit au plus éminent on vous chuchotera à l'oreille que c'est un secret d'Etat!)

Nos vins, qui ne sont pas de Québec mais qu'on boit dans le Québec, quels sont donc leurs mérites pour qu'en 1934-1935 nous en ayons bu 4 fois plus que des vins de table importés, ceux que par rapport aux nôtres on peut appeler les naturels, les purs, les authenti-

LES AMERICAINS ET NOUS

LA DÉPRESSION COMPARÉE AUX ÉTATS-UNIS ET AU CANADA.

Donnons ici quelques chiffres établis par le National Industrial Conference Board des Etats-Unis, et nous verrons que — comparativement aux Etats-Unis — le Canada ne s'est pas si mal comporté pendant la crise endémique de 1929 à 1937 inclus. A la différence des Etats-Unis, il faut d'abord retenir que le Canada a subi moins de contrôle gouvernemental dans les manifestations diverses de son activité économique. Il n'y a jamais eu au Canada, un prix "définitif et gouvernemental" du blé. Le Canada possède en outre nationalement, la plus grande partie du réseau des chemins de fer. Le Canada a eu également une politique des secours moins vigoureuse. Enfin, le Canada n'a pas non plus pratiqué une politique d'amorçage et de subsides des affaires industrielles, privées ou publiques, c'est-à-dire, n'a jamais pris activement l'initiative des grandes entreprises tant connues aux Etats-Unis, sous les initiales N. R. R., N. L. R. B., W. P. A., C. C. C., etc.

Prenons d'abord les chiffres unitaires de secours. Au Canada et aux Etats-Unis, les chiffres de secours étaient un peu au-dessous de \$9 par tête en 1933. En 1937, ces mêmes chiffres étaient portés à \$18 aux Etats-Unis et à \$12 au Canada, c'est-à-dire, tandis que les Etats dépensaient 150% plus, par rapport à 1933, le Canada n'avait augmenté son intervention que de 32%. Les salaires au Canada n'ont pas beaucoup varié en cette même période de temps, alors qu'aux Etats-Unis, ils ont augmenté de 12%.

Nous ne commentons pas les chiffres plus haut, sinon pour

ques, les vraiment dignes de leurs noms de vins? Malheureux que je suis! Est-ce que, sans trop m'en rendre compte, je ne commets pas en ce moment un acte d'impie- té? Nos vins, ne sont-ils pas sanctifiés (par la grâce de qui ou de quoi, je n'en sais rien et bien malin qui pourrait le dire)? Est-ce que les dogmes de notre sévère religion catholique ne nous défendent pas la médisance comme la calomnie à l'égard des choses saintes? Et dire que ces vins Saint X, Saint Y, sont les enfants de nos frères anglais! Ce qu'ils peuvent être pince-sans-rire quand ils le veulent, ces Anglais! Et je vous prie de croire qu'ils n'ont pas mobilisé parmi les saints, les petits, les humbles, les modestes, dont les noms et les exploits sont peu connus. Ah, mais non! Ce sont les as qu'on a enrôlés. Ca ne doit d'ailleurs pas faire grand mal à ceux dont on a ainsi usurpé les noms; si ça faisait encore du bien aux vins qui les portent! Hélas! mille fois hélas! Que doivent-ils penser. Là-Haut ces grands saints de voir leurs noms ainsi apposés sur des cruches et des bouteilles dont le prétendu vin conduit à une incommensurable déception et à une indescriptible dérision! Il suffit pour s'en rendre compte de faire la très simple expérience suivante. Qu'on prenne une bouteille de ces vins qu'on dit à mérites innombrables et incomparables, qu'on la goûte, qu'on la pose sur la table et, sans trop de méditation, qu'on prononce son verdict. Regardant la bouteille et l'étiquette, on dira: "Quel grand nom!! Pensait à son contenu, les plus indulgents secouant la tête ajouteront "Quelle petite chose!" et ils seront bien gentils, bien généreux, de ne dire que cela!!!

Notre conclusion à nous, pourrait être différente, car nous pourrions dire que si la politique d'intervention gouvernementale avait été adaptée aux circonstances, nous sommes certains que l'ensemble des chiffres — tant aux Etats-Unis qu'au Canada — notamment ceux relatifs aux salaires et au nombre des travailleurs à l'ouvrage, aurait été plus démonstratif et plus convaincant d'un vrai recouvrement économique dans chacun des deux pays, Etats-Unis et Canada.

M.

dire qu'ils ont été établis par une conférence d'hommes d'affaires et qu'en conséquence, le facteur humain n'est point exagérément un de leurs soucis. Ils peuvent donc conclure qu'au point de vue "secours directs", le Canada est, pour eux, mieux "placé" que les Etats-Unis.

Parlant ensuite des chiffres de recouvrement économique proprement dit, on remarque que les exportations des Etats-Unis étaient en 1937, de 64% supérieures à celles de 1929 alors que le Canada avait augmenté les siennes de 94%.

Au point de vue de la production minière, les Etats-Unis ont diminué de 6% leur extraction, tandis qu'au Canada, cette extraction a augmenté de 39.5% depuis 1929. Comme production manufacturée, le rendement en janvier 1937, a été aux Etats-Unis, 60% de plus qu'en 1929. Au Canada, l'augmentation a atteint 84%, et pour toute l'année de 1937, la production canadienne a dépassé celle de 1929, tandis qu'aux Etats-Unis, elle est restée en dessous de celle de 1929.

Les contrats de construction révèlent en général, la même situation, avec la réserve toutefois que les chiffres précis de contrats privés sont difficiles à séparer de ceux des contrats publics. A ce dernier égard, il faut noter que les travaux publics aux Etats-Unis, ont été plus considérables qu'au Canada. Cela se résume finalement en les chiffres d'emploi qui montrent qu'au Canada, l'embauche a été de 92.4% des chiffres de 1929, tandis qu'aux Etats-Unis, ils étaient de 93.5%. Ajoutons aussi que si les salaires au Canada sont restés en général inférieurs à ceux des Etats-Unis, le prix de la vie y est d'autre part, resté inférieur.

De tous les chiffres ci-dessus, nous devons retenir, répertions-le, qu'ils ont été établis par une conférence de grands industriels, dont l'intention était de prouver que l'intervention gouvernementale du président Roosevelt n'a pas apporté une amélioration sensible "comparée au Canada".

Notre conclusion à nous, pourrait être différente, car nous pourrions dire que si la politique d'intervention gouvernementale avait été adaptée aux circonstances, nous sommes certains que l'ensemble des chiffres — tant aux Etats-Unis qu'au Canada — notamment ceux relatifs aux salaires et au nombre des travailleurs à l'ouvrage, aurait été plus démonstratif et plus convaincant d'un vrai recouvrement économique dans chacun des deux pays, Etats-Unis et Canada.

M.

LES ALLEMANDS DE TCHECOSLOVAQUIE

(Suite de la page 2)

les questions minoritaires ne doit pas changer. Plus que jamais ils doivent essayer de régler d'une façon aussi satisfaisante que possible toutes les difficultés résultant du problème minoritaire en Tchécoslovaquie. La codification des lois et des décisions gouvernementales concernant ce problème doit être la première étape et la plus importante. Les Tchèques comprennent bien qu'ils n'ont pas seulement à lutter contre la mauvaise volonté de certains milieux minoritaires mais aussi contre l'ignorance de l'étranger, où l'on s'imagine souvent que la Tchécoslovaquie n'avait rien fait pour ses

minorités avant le 18 février 1937! C'est là une lourde erreur, comme l'a dit le président Hodza. Les Tchèques doivent renoncer à toutes les "finasseries" et les petites questions de détail et se montrer aussi généreux que possible. Le statut des minorités illustrera leur volonté de justice, et leur désir de tout faire pour assurer à leurs compatriotes allemands le développement de leur culture nationale. Il y a pourtant une barrière qu'ils ne peuvent pas franchir: compromettre l'avenir de leur état par des concessions qui les mettraient pour toujours à la merci de leur voisin. La Tchécoslovaquie ne saurait être comparée à la Suisse, car cette dernière n'est pas sur la route de la grande Allemagne vers la conquête du proche Orient. Malheureusement, la Tchécoslovaquie est la seule barrière sérieuse qui empêche la réalisation rapide du Drang nach Osten. Il faut que l'étranger le sache. L'Allemagne d'aujourd'hui n'est pas non plus l'Allemagne féodale du Moyen Age. Malgré cela, les Tchèques sont bien décidés à vivre en paix avec leur grand voisin. Ils peuvent même donner à leurs compatriotes de langue allemande l'assurance qu'ils ne serviront jamais à qui que ce soit de point d'appui pour attaquer l'Allemagne.

Sur ces principes on peut donc, s'il y a de la bonne volonté des deux côtés, arriver à une entente. C'est une chose qu'il ne faut pas oublier. Les partisans de M. Henlein eux-mêmes ne sont pas unanimes en ce qui concerne l'attachement des régions allemandes au Reich. On peut dire encore aujourd'hui qu'au moins 50% de ces Allemands ne verraient pas d'un oeil satisfait se produire une telle éventualité. Les raisons d'ordre économique les rendent plus réalistes. De même quant aux Allemands du Reich. Il est plus souhaitable pour eux de pouvoir exercer une influence continue sur les Tchèques par l'intermédiaire de leurs compatriotes de Tchécoslovaquie que d'acquiescer de régions industrielles et de compliquer encore par là le problème du ravitaillement de leur population et des recherches des débouchés pour ce surplus de leur industrie. Les jours qui vont venir nous montreront si on peut arriver à un résultat durable sur ces bases. Tout ce qui promet un espoir de succès sera et doit être essayé, car l'avenir de la Tchécoslovaquie et de l'Europe en dépend en grande partie.

Lorsque le chancelier Schus-

En 1858, la reine Victoria choisit Ottawa comme capitale. A cette époque, c'était une ville de scieries avec une population de 20,000. Actuellement, la population dépasse 150,000, mais l'industrie du bois y a décliné.

Ottawa, Ontario, fait donc face à Hull, Québec, et entouré par les eaux des rivières Ottawa et de la Gatineau, traversé par le Canal Rideau, elle est comme le symbole de liaison des deux grandes races de la confédération canadienne. Certain jour, on fera d'Ottawa et de son territoire environnant, un district fédéral à l'exemple du district Columbia, qui contient Washington, la capitale américaine, et Ottawa-Hull, avec les eaux turbulentes de leurs magnifiques rivières, constitueront un parc Laurentien de 100,000 acres.

M. Greber s'est évidemment rendu compte de tous ces avantages, et il en connaît toutes les perspectives. Actuellement, le programme vise d'abord le rassemblement harmonieux autour du Parlement, des divers édifices officiels, actuellement dispersés à travers la ville et qui deviendront le décor nouveau d'un immense parc au centre de la ville. Le groupe des constructions nouvelles sera dominé par le Parlement avec sa tour de la Paix, haute de 300 pieds, ses 53 cloches, dont l'une pèse 11 tonnes, et qui constitue comme on le sait, le sanctuaire national des 60,000 canadiens tombés victimes de la grande guerre. Un nouvel édifice de la Cour Suprême sera érigé, et une allée de bâtiments officiels de belle venue longera la rivière du côté ouest du Parlement. Du côté est, sur l'autre rive du Canal Rideau, on abattra toutes les constructions actuelles, pour ouvrir l'espace nécessaire à une chaîne de parcs, avenues, boulevards, où les légations, etc., seront édifiées. Ottawa, comme Washington aux Etats-Unis, comme Canberra en Australie, aura ainsi grandi à son rôle de capitale d'un pays actif, entreprenant et généreux.

L'EMBELLISSEMENT D'OTTAWA

(Suite de la page 3)

caractère unique sur le continent américain. Ottawa date de cent ans à peine, et n'est devenue capitale que depuis 75 ans environ, mais son âge dans l'histoire des hommes est plus ancien. A quelques centaines de pieds du Parlement, la place reste marquée où Champlain s'arrêta, songeur et admiratif à la vue de la rivière se déversant dans cette chaudière bouillante, dénommée depuis, les chutes de la Chaudière.

Les eaux de l'Ottawa ont vu pendant des siècles les canots indiens apportant le commerce ou la guerre sur ses rivages, si bien que l'Ottawa devint et resta longtemps la voie de communication des grands marchands de fourrures. Finalement, en 1800, survint Philémon Wright de Woburn, dans le Massachusetts, qui fonda la cité de Hull, tandis que son compagnon, Nicholas Sparks, campa le premier sur la rive nord de la rivière, et fonda Ottawa.

NOTES ET COMMENTAIRES

"Y fait beau, eh!" est le titre d'une revue "sensational" présentée par Ovila Légaré, l'homme dont les grosses farces plates à la radio sont à faire s'étrangler une armée de singes. On nous dit que ce spectacle "primera par l'originalité et l'inédit". Ce sera sans doute quelque chose d'original et d'inédit comme l'invention par Légaré du personnage de Ti-Charles l'Ecarté, grossière imitation du Charley McCarthy américain. Mais il y aura encore mieux que cela. Il paraît que l'on trouvera dans cette revue "le vieux sel gaulois allié à l'esprit français et aux bonnes facéties des nôtres". Les bonnes facéties des nôtres, ce sont sans doute les grosses farces plates de Légaré. Mais il y aura son sel gaulois. Et son esprit français! Ah...

Nous sommes de grands imitateurs des Américains, quand nous ne les plagions pas, tout simplement. Imitation, le programme de "Chantons en choeur" à la radio. Imitation, les trouvailles de nos annonceurs. Imitation, les pièces synopées de certains orchestres. Imitation, le tournoi de boxe des "Golden Gloves". Imitation, le combat royal des soirées de lutte. Imitation partout. Le jour où quelqu'un de nous accouchera d'une idée vraiment originale, cela devrait précipiter un cataclysme comme l'éruption du Vésuve ou du mont Pelé.

Lorsque le chancelier Schus-

En 1858, la reine Victoria choisit Ottawa comme capitale. A cette époque, c'était une ville de scieries avec une population de 20,000. Actuellement, la population dépasse 150,000, mais l'industrie du bois y a décliné.

Ottawa, Ontario, fait donc face à Hull, Québec, et entouré par les eaux des rivières Ottawa et de la Gatineau, traversé par le Canal Rideau, elle est comme le symbole de liaison des deux grandes races de la confédération canadienne. Certain jour, on fera d'Ottawa et de son territoire environnant, un district fédéral à l'exemple du district Columbia, qui contient Washington, la capitale américaine, et Ottawa-Hull, avec les eaux turbulentes de leurs magnifiques rivières, constitueront un parc Laurentien de 100,000 acres.

M. Greber s'est évidemment rendu compte de tous ces avantages, et il en connaît toutes les perspectives. Actuellement, le programme vise d'abord le rassemblement harmonieux autour du Parlement, des divers édifices officiels, actuellement dispersés à travers la ville et qui deviendront le décor nouveau d'un immense parc au centre de la ville. Le groupe des constructions nouvelles sera dominé par le Parlement avec sa tour de la Paix, haute de 300 pieds, ses 53 cloches, dont l'une pèse 11 tonnes, et qui constitue comme on le sait, le sanctuaire national des 60,000 canadiens tombés victimes de la grande guerre. Un nouvel édifice de la Cour Suprême sera érigé, et une allée de bâtiments officiels de belle venue longera la rivière du côté ouest du Parlement. Du côté est, sur l'autre rive du Canal Rideau, on abattra toutes les constructions actuelles, pour ouvrir l'espace nécessaire à une chaîne de parcs, avenues, boulevards, où les légations, etc., seront édifiées. Ottawa, comme Washington aux Etats-Unis, comme Canberra en Australie, aura ainsi grandi à son rôle de capitale d'un pays actif, entreprenant et généreux.

nigg se décida à consulter la nation autrichienne par voie de plébiscite, l'Allemagne hitlérienne craignait si peu le résultat qu'elle se hâta d'envalir l'Autriche avec ses armées. Elle décréta alors un plébiscite à la mode naziste et entreprit d'obtenir par la terreur un vote favorable. Les malheureux Autrichiens, écrasés sous la botte prussienne, votèrent pour Hitler avec le même empressement qu'ils auraient mis à voter contre lui deux semaines auparavant. Seulement 11,807 électeurs se prononcèrent franchement contre le Fuehrer, mais c'est probablement parce qu'ils n'avaient plus rien à perdre que la vie. Et dire que c'est cette espèce de justice que des gens comme Arcand voudraient instaurer au Canada!

Tout le monde s'est étonné d'apercevoir, en première page du supplément de la PRESSE, la physiologie bovine de ce

ENTRE LA POIRE ET... LES FROMAGES

M. Mussolini, pardon! M. Duplessis a rendu visite à M. Hepburn et M. Hitler, pardon! M. Hepburn va rendre visite à M. Duplessis. Les grands chefs se rencontrent. On se rendra compte que si les affaires de la province de Québec ne sont pas au mieux, notre premier-ministre s'amuse tout de même à faire parler de lui.

Le dernier résultat pour l'élection du Reichstag "grand allemand" fut le suivant: Nombre des inscrits: 49,493,028. Nombre des suffrages exprimés: 49,279,104, soit 99.57%. Ont voté pour la liste du Führer: 48,751,587, soit 99.08%. Ont voté "Non": 452,170. Le nombre des députés élus s'élève au total à 813. Bulletins nuls: 75,347. Et les résultats en Autriche: Inscrits: 4,474,138. Suffrages exprimés: 4,460,778, soit 99.7%.

Le Führer et sa liste ont obtenu 4,443,208 voix, soit 99.73% des suffrages, et 11,807 électeurs ont voté contre la liste du Führer. Il n'y a pas à dire les électeurs ont été dociles en face des canons. Glorieux moeurs électorales!

On n'a point démenti la nouvelle qu'il y aurait des élections provinciales générales le 17 août prochain. Les cultivateurs peuvent en profiter; qu'ils empruntent au crédit agricole et dans deux ou trois ans, nous paierons les pots cassés. Ce sera moins drôle.

On va finir par croire que M. Laurent Barré obtiendra un ministère depuis si longtemps qu'il susurre son indépendance.

M. Hermann Barrette raffole de la saison d'été. C'est l'ouverture des chemins et la découverte des "pits" de sable.

M. Paul Sauvé est d'une générosité sans exemple. Il a rendu au pont de Bellefeuille sa liberté et c'est par là que

passeront tous les électeurs. Brave garçon, ce président de la Chambre. Tout le monde sait que M. Paul est le fils de l'Hon. Arthur. Tout s'explique.

On a apporté quelques changements dans la distribution du prix de littérature provinciale, mais cela ne changera rien notre littérature. Elle n'en sera pas meilleure.

La prochaine grande assemblée de l'Union Nationale aura lieu en plein air dans le parc de Maisonnette sous la présidence de l'Hon. Henry Lemaitre-Valet Auger. M. Omer Héroux ouvrira la manifestation en faisant l'historique du fameux parc. On nous promet des surprises.

La qualité d'un écrivain ne réside pas tant dans son style que dans les styles qu'il évoque.

La critique littéraire est l'art de faire semblant de comprendre.

L'amour du prochain, c'est l'amour de soi devant son prochain.

Grinchieux du Devoir lance des flèches anonymes. Dans ce genre de sport il est passé maître et s'amuse du mal qu'il cause. C'est ce qu'on appelle dans cette boutique: se montrer catholique. Braves gens, allez!

La Boussole nous a traités de communistes. Nous attendons toujours qu'elle le prouve. C'est ainsi qu'on l'éprouve. Quand le crédit agricole aura hypothéqué toutes les terres de la province de Québec, nos cultivateurs seront bien avancés et nous parlerons alors du relèvement intégral de notre paysannerie.

Le Devoir juge que notre agriculture fait des progrès. Je vous crois avec les belles annonces que le pieux journal reçoit de son gouvernement.

formidable génie qui a nom William Tremblay. Nous aurions préféré le voir en mineur de la mine Eureka plutôt qu'en gros millionnaire. On nous dit que c'est la reproduction d'une peinture. De nos jours, les bouchers se font peindre comme les rois et les maréchaux. Mais pourquoi le grand journal "irrévocablement dévoué aux intérêts canadiens-français" a-t-il ainsi dédié sa première page à un politicien de dix-septième ordre? Ce n'était certes pas pour lui faire la cour, car l'influence de William dans le gouvernement Duplessis égale zéro. Il y a une raison plus simple que cela. C'est que le "ministre" William a pour secrétaire un ancien reporter de la PRESSE. Entre journalistes, on se fait des faveurs, et comme le rédacteur en chef de la PRESSE a bon coeur, il n'aura pas voulu refuser celle-là à un homme qui se réclamait de son amitié. Et c'est ainsi qu'on fait les grands hommes.

REP.

EN AVANT ! journal paraissant tous les vendredis, est publié et imprimé par l'Imprimerie Yamaska, aux numéros 67-69 rue Mondor, Saint-Hyacinthe, Québec. PRIX DE L'ABONNEMENT Dans les villes de 15,000 âmes ou plus: \$1.50 par année. Aux Etats-Unis: \$1.50 — Partout ailleurs au Canada: \$1.00 AU NUMERO: 5 Cents